



HAL
open science

Écritures de l'exil chez Elias et Veza Canetti

Christine Meyer

► **To cite this version:**

Christine Meyer. Écritures de l'exil chez Elias et Veza Canetti. *Etudes Germaniques*, 2008, Habiter ou ignorer l'autre - Les écrivains de l'exil, 252, pp.855-876. 10.3917/eger.252.0855 . hal-03452525

HAL Id: hal-03452525

<https://hal-u-picardie.archives-ouvertes.fr/hal-03452525>

Submitted on 15 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



ÉCRITURES DE L'EXIL CHEZ ELIAS ET VEZA CANETTI

[Christine Meyer](#)

Klincksieck | « Études Germaniques »

2008/4 n° 252 | pages 855 à 876

ISSN 0014-2115

ISBN 9782252036563

DOI 10.3917/eger.252.0855

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-etudes-germaniques-2008-4-page-855.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Klincksieck.

© Klincksieck. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Écritures de l'exil chez Elias et Veza Canetti

The exiled Viennese Sepharad writers, Elias and Veza Canetti, were confronted with the problem of their relation with the host country, England, and with the land of their origins, Vienna. The situation of exile reinforced their belonging to Spanish culture and to the Mediterranean and more generally the "Oriental" world. The present article deals with their trajectory looking at three different elements in order to explain why Veza failed where her husband finally succeeded. Veza died in 1963 and didn't manage to publish any of her works, and for that reason there are but few examples of the work of this socialist and feminist author to enable us to understand her. Her last known work, a spirited comedy in English style, shows her desire to integrate and her ability to intertwine lightness and earnestness in weaving the thematic threads of exile into an entertaining play.

Für das Schriftstellerehepaar Elias und Veza Canetti wirft die Exilsituation nicht nur die Frage nach dem Verhältnis zum Aufnahmeland Großbritannien und nach demjenigen zum Herkunftsort Wien auf, sondern aktualisiert darüber hinaus, aufgrund der Verwurzelung beider in der sefardischen Gemeinschaft der balkanischen Spaniolen und infolge ihrer konkreten Verfolgungserfahrung, ihre Zugehörigkeit zur spanischen Kultur, und über diese zum Mittelmeerraum bzw. zum „Orient“ im weitesten Sinne. Der Artikel setzt sich mit dieser dreifachen Problematik auseinander und zeichnet die jeweilige Entwicklung der Ehepartner diesbezüglich nach, um einen Teil der Gründe aufzuzeigen, weshalb Veza Canetti dort scheiterte, wo ihr Mann seine „Zunge“ schließlich „retten“ konnte. Als sie 1963 starb, hinterließ die einst erfolgreiche und produktive Wiener Intellektuelle, Feministin und Sozialistin nur wenige Texte, die es ermöglichen, sich ein genaues Bild ihrer Produktion zu machen. Dabei zeugt ihr letztes überliefertes Werk, eine leichte Komödie im englischen Stil, sowohl von ihrem Integrationswillen als auch von ihrer Geschicklichkeit, das Ernste mit dem Leichten zu verbinden, indem sie die Motivstränge des Exils zu einem gelungenen Unterhaltungsstück verwebt.

Lorsqu'ils arrivent en Angleterre début 1939, Elias et Veza Canetti ont derrière eux une année d'angoisse et de persécution dans Vienne occupée par les Nazis¹. Leur implantation sera difficile, en particulier

1. Les circonstances exactes dans lesquelles le couple a passé sa dernière année à Vienne sont mal connues. Expulsés de leur maison de la Himmelstraße, ils durent attendre

* Christine MEYER est Maître de Conférences en littérature allemande à l'université de Picardie-Jules Verne – Chemin du Thil F-80025 AMIENS Cedex 1; courriel : meyer.chris@free.fr

du point de vue matériel, mais ils sont dans un cas de figure différent de bien d'autres exilés : d'une part, ils entretiennent une relation privilégiée à leur pays d'accueil, qui n'est pas tout à fait une terre étrangère pour eux ; d'autre part, le pays dont ils viennent, l'Autriche, ne constitue pour eux, à des degrés divers, qu'une origine seconde. Né à Rustschuk, en Bulgarie, de parents séfarades originaires de l'empire ottoman, Elias Canetti est arrivé à Vienne *via* l'Angleterre et la Suisse et n'a appris l'allemand que tardivement, après le judéo-espagnol, l'anglais et le français. Sa socialisation viennoise fait suite à une enfance passée dans plusieurs pays d'Europe, et s'il a choisi pour sa part de rester à Vienne, sa mère et ses deux frères se sont installés en France. Sa compagne Venetiana, née Taubner-Calderon, est quant à elle viennoise de naissance, mais sa famille est également originaire des Balkans : sa mère, qui l'a élevée seule depuis la mort de son père, vient de Belgrade et lui a transmis sa culture judéo-espagnole. Lorsqu'ils se rencontrent à la fin des années 1920, Elias est apatride et Veza possède la nationalité yougoslave.

Ils sont également atypiques comme couple, et même comme couple d'écrivains. À l'origine, Veza est plutôt en position de force par rapport à son compagnon : de huit ans son aînée, elle a de l'avancé sur lui en matière de culture, de lectures, mais aussi d'expérience de la vie². Elle donne des cours d'anglais, traduit (de l'anglais vers l'allemand), publie des nouvelles et des critiques littéraires, notamment pour l'*Arbeiter-Zeitung* de Vienne et les éditions Malik de Berlin, ce qui lui assure une indépendance financière. Elle a aussi une plus grande indépendance d'esprit : socialiste et féministe engagée, ouverte à la psychanalyse, elle fréquente les milieux d'avant-garde sans pour autant être inféodée à une ligne de pensée, peut-être en partie parce qu'elle a dû personnellement se battre contre sa famille (un beau-père tyrannique) pour conquérir son indépendance. C'est du moins l'explication que donne Canetti dans le portrait qu'il fait d'elle dans le deuxième volume de son autobiographie³, un portrait élogieux qui omet juste de mentionner

des mois avant d'obtenir des visas pour Londres, où ils arrivèrent sans doute en janvier 1939, *via* la France. Voir Sven Hanaschek : *Elias Canetti*, München : Hanser, 2005, p. 288-292.

2. Un certain nombre d'articles, d'ouvrages et de thèses ont été consacrés à Veza Canetti (1897-1963) depuis la redécouverte (partielle) de son œuvre dans les années 1990. Voir notamment : Eva Meidl : *Veza Canettis Sozialkritik in der revolutionären Nachkriegszeit : sozialkritische, feministische und postcoloniale Aspekte in ihrem Werk*, Frankfurt am Main : P. Lang, 1999 ; Heinz L. Arnold (Hrsg.) : « Veza Canetti », *Text + Kritik* 156, 2002 ; Ingrid Spörk und Alexandra Strohmaier (Hrsg.) : *Veza Canetti*, Graz : Droschl, 2005 ; Angelika Schedel : *Sozialismus und Psychoanalyse. Von Veza Canettis literarischen Utopien*, Würzburg : Königshausen & Neumann, 2002 ; Julian Preece : *The Rediscovered Writings of Veza Canetti. Out of the Shadows of a Husband*, Rochester NY : Camden House, 2007.

3. « Patriarchen » : in : E. Canetti : *Die Fackel im Ohr. Lebensgeschichte 1921-1931* (1980), Frankfurt am Main : Fischer, 1982, p. 120-131. Abréviation utilisée pour cet ouvrage : FiO.

que la jeune femme était écrivain – à une époque où lui-même, étudiant en chimie, était encore sous la coupe de sa mère, financièrement dépendant de sa famille et intellectuellement sous l'emprise de Karl Kraus. Cet avantage initial s'est peut-être retourné contre elle par la suite : Veza aura de plus grandes difficultés d'adaptation que son mari.

Leur relation, passionnelle au début, se transforme dès le début des années 1930 en un arrangement complexe reposant sur l'entraide, la stimulation intellectuelle, la rivalité et la dépendance. Veza renonce, probablement après avoir subi plusieurs fausses couches, à toute relation amoureuse avec Elias, dont elle tolère les liaisons avec d'autres femmes en échange du rôle de « première épouse », qui implique des soins et un pouvoir quasi maternels. Son compagnon profite de ce soutien et assume de son côté un rôle de protecteur, car Veza souffre d'une infirmité physique⁴. Leur mariage, célébré le 29 février 1934 selon le rite espagnol dans la synagogue séfarade de Vienne, a lieu dans des circonstances singulières et déjà sous le signe de la persécution⁵. Le but de l'opération était, semble-t-il, de protéger Veza qui, en raison de sa nationalité, risquait de se faire expulser en Yougoslavie, tandis que le statut d'apatride permettait de choisir le pays dans lequel on était extradé⁶. À cette époque, la lune de miel est déjà loin. Les époux adoptent, et conserveront par la suite, un *modus vivendi* qui implique des « ménages à trois », voire plus, et des logements séparés⁷ – ce qui ne simplifiera pas les choses en exil.

Parallèlement, l'implication de Veza dans la carrière de son mari ne cesse de croître. Les rôles s'inversent au fil du temps, et elle va finir par « sacrifier » sa carrière à celle d'Elias. Volontairement ? Il est oiseux de se demander si elle a été victime ou responsable de la situation, question qui fit débat au moment de la publication posthume de ses œuvres dans les années 1990⁸. Il est certain que Veza a reporté ses ambitions sur son mari à mesure qu'elle échouait à s'imposer elle-même comme

4. Elle n'a qu'un bras. Cette infirmité, toujours soigneusement dissimulée par les deux époux, est entourée d'un mystère : on ne sait pas si elle était congénitale ou provenait d'un accident.

5. Veza, qui avait abandonné la religion juive en 1931, est obligée pour ce faire d'engager une procédure formelle de réadhesion. Cf. J. Preece (note 2), p. 27.

6. Cf. S. Hanuschek (note 1), p. 265-266.

7. *Ibid.*, p. 263-292 : « "Er ist treu wie ein Faun" : unbürgerliche Bindungen bis zur Emigration ».

8. Canetti fut accusé par des écrivaines autrichiennes d'avoir volontairement entravé la carrière de sa femme non seulement de son vivant, mais aussi après sa mort. Désormais célèbre lui-même, il avait néanmoins attendu pour faire publier les textes de Veza dont le germaniste Helmut Göbel a retrouvé la trace par hasard. Cf. Elfriede Czurda : « Veza Canetti – Dichtung und Wahrheit », in : *manuskripte* 117, 1992, p. 114-120 ; Anna Mitgutsch : « Veza Canetti (1897-1963) », *Literatur und Kritik* 335/336 1999, p. 99-109. Voir aussi Gerald Stieg : « Kain und Eva : Eine Replik auf Anna Mitgutsch », *Literatur und Kritik* 339/340, 1999, p. 36-40, ainsi que le compte rendu de J. Preece (note 2), « The case of Veza Magd », p. 33-55.

écrivain en Angleterre, cumulant auprès de lui les rôles d'intendante, de secrétaire personnelle et d'agent littéraire. Il est toutefois impossible de savoir ce qui serait arrivé si elle n'avait pas rencontré tant de difficultés dans sa propre carrière. La femme qui signait dans les années 1920 (ironiquement ?) « Veza Magd » et « Veronika Knecht » était assurément disposée à se dévouer à un mari en qui elle a toujours vu un grand écrivain. L'option la plus pertinente consiste à voir dans leurs œuvres le fruit d'un dialogue entre deux écrivains qui étaient des personnalités d'exception, par le talent mais aussi par la névrose⁹.

Le problème de l'exil se pose pour eux en des termes particuliers, qui requièrent la prise en compte de *trois* axes : le rapport au pays d'accueil, l'Angleterre; le rapport au lieu d'origine, Vienne; mais aussi, notamment à travers l'expérience de la persécution et de l'exil, le rappel d'une origine plus lointaine, qu'ils croyaient avoir laissée derrière eux : l'identité juive, qui implique dans leur cas l'appartenance à la culture espagnole, au monde méditerranéen en général et à une façon de vivre perçue comme « orientale ». Je tâcherai de retracer leur parcours selon ces trois axes, afin de mettre en évidence, à travers l'évolution qu'ils ont connue en exil, une partie des raisons pour lesquelles elle a échoué là où lui a finalement réussi. En 1956, dans un accès de dépression faisant suite à un énième échec de ses tentatives de publication, Veza brûle la plupart de ses écrits, et elle meurt en 1963 sans avoir vu publier une seule de ses œuvres, tandis qu'Elias verra sa « langue sauvée » et obtiendra en 1981, après la sortie d'un livre éponyme¹⁰, le Prix Nobel de Littérature : consécration suprême pour celui qui n'était « personne » en arrivant à Londres¹¹. La dernière œuvre connue de Veza, une pièce de 1952 intitulée *Le Palanquin (Der Palankin)*¹², témoigne pourtant non seulement, comme ses autres textes publiés aujourd'hui¹³, de son talent, mais d'une volonté évidente de s'intégrer. Je montrerai pour conclure comment cette pièce, une comédie légère dans le style anglais, croise les fils thématiques qui déterminent la problématique de l'exil.

9. C'est la lecture proposée par J. Preece dans sa fructueuse étude comparative (note 2).

10. E. Canetti : *Die gerettete Zunge. Geschichte einer Jugend* (1977), Frankfurt am Main : Fischer, 1986. Les références à cet ouvrage sont signalées par le sigle GZ et la mention du numéro de page entre parenthèses.

11. « Ich war den Engländern völlig unbekannt, unter zwanzig oder dreißig Dichtern ein Niemand, ich hatte schon Jahre im Land gelebt, aber nichts publiziert. » E. Canetti : *Party im Blitz. Die englischen Jahre*, München : Hanser, 2003, p. 70 (c'est E.C. qui souligne). Voir aussi le chapitre : « Niemand in England oder Die Stille der Verachtung », p. 20-31. Les références à *Party im Blitz* sont signalées par l'abréviation PiB.

12. V. Canetti : *Der Palankin* (Lustspiel), in : *Der Fund. Erzählungen und Stücke* (2001), München : DTV, 2004. Abréviation utilisée pour ce recueil : DF.

13. *Die gelbe Straße* (Roman) : München : Hanser, 1990; *Der Oger* (Ein Stück), München : Hanser, 1991; *Geduld bringt Rosen* (Erzählungen), München : Hanser, 1992; *Die Schildkröten* (Roman) : München : Hanser, 1999.

L'Angleterre, ancienne patrie d'élection et nouvelle terre d'asile

Initialement, l'Angleterre est pour Veza comme pour Elias un pays non seulement familial, mais idéalisé comme une sorte de terre promise. Tous deux y sont allés, y ont des attaches familiales, en connaissent la langue. Le séjour dans ce pays a précédé l'installation d'Elias Canetti à Vienne, c'est la première étape de sa découverte de « l'Europe » après l'expatriation de ses parents, vécue comme une émancipation de la tyrannie familiale. Sa première image de ce pays est liée à son père, pour qui c'était « l'île des bienheureux », une terre de liberté individuelle et de culture démocratique opposée au monde arriéré de Rustschuk¹⁴. C'est à Manchester, où l'entreprise familiale possède une filiale, qu'Elias est scolarisé, qu'il apprend à lire et à écrire, qu'il fait ses premières expériences littéraires. À tel point qu'à son arrivée en Autriche, il est devenu un véritable petit Anglais, à ses propres yeux comme à ceux de son entourage – et manque de se faire lapider pour avoir entonné l'hymne national anglais au lieu de l'hymne autrichien lors de la déclaration de guerre en 1914¹⁵.

Veza possède elle aussi des liens profonds avec l'Angleterre. Elle y a séjourné fréquemment dans sa jeunesse, son frère Bucky Calderon tient un commerce d'alimentation dans le Surrey. C'est chez lui qu'elle passera les premières semaines d'exil, avant l'arrivée de son mari. L'Angleterre est pour elle aussi une patrie d'élection, comme le suggère le récit que fait Canetti de leur première rencontre dans le second volume de son autobiographie. Présentés à l'issue de la 300^e lecture publique de Karl Kraus, le 17 avril 1924, les jeunes gens se font face : Elias, intimidé par la beauté exotique de la jeune femme, ne sait que dire jusqu'à ce que Veza lui demande s'il est Suisse. Sa réponse émue, « malheureusement pas » (car « il n'y avait rien que j'eusse préféré être »), incite Veza à lui confier qu'elle aurait aimé pour sa part être Anglaise¹⁶. Cet échange apparemment insignifiant touche pour tous deux à l'intime, révèle leurs désirs les plus secrets et scelle une sorte de pacte. Veza évoque alors Shakespeare, et comme Elias lui dit qu'il a passé deux ans à Manchester, elle l'invite à venir la voir « pour lui parler de son enfance en Angleterre »¹⁷. Ils découvriront à cette occasion

14. GZ, p. 45-92 : « Manchester, 1911-1913 ».

15. *Ibid.*, p. 106-110 : « Ausbruch des Krieges ».

16. FiO, p. 71-72 : « [...] sie fragte : "Sind Sie Schweizer?" Es gab nichts, das ich lieber gewesen wäre. [...] Ich sagte : "Leider nicht", womit ich meinte, daß ich leider kein Schweizer sei. Damit gab ich mich in ihre Hand. Mit dem Wort "leider" verriet ich mehr, als irgendein Mensch damals von mir wußte. Sie schien es zu verstehen, alles Spöttische verschwand aus ihren Zügen und sie sagte : "Ich wäre gern Engländerin." [...] »

17. *Ibid.*, p. 72 : « "Sie sollten sich eine Shakespeare-Lesung von Karl Kraus anhören. Waren Sie schon in England?" "Ja, als Kind. Ich bin da zwei Jahre in die Schule gegangen. Es war meine erste Schule." "Ich fahre oft hin zu Verwandten. Sie müssen mir von Ihrer Kindheit in England erzählen. Besuchen Sie mich bald ! »

qu'ils ont séjourné dans la même rue de Manchester et ont des connaissances communes. La familiarité avec l'Angleterre constitue le premier terrain d'entente entre eux, l'espace mental dans lequel s'enracine leur amour. Cet ancrage du couple dans une culture et un pays différents de ceux où ils vivent réédite en quelque sorte l'expérience familiale de Canetti, dont les parents s'étaient connus à Vienne et avaient adopté l'allemand comme « langue magique »¹⁸. Elias et Veza ne vont pas jusqu'à parler anglais entre eux ; Canetti n'en dit rien, mais d'après Jeremy Adler, ils auraient pris, et conservé en Angleterre, l'habitude de se parler en judéo-espagnol, leur langue maternelle à tous deux¹⁹.

Ce ne sont donc pas des exilés « ordinaires » qui arrivent sur le sol britannique début 1939, mais des judéo-espagnols viennois, polyglottes et cosmopolites, qui se considèrent comme des « Anglais de cœur ». Ils se sentent en pays ami et ont la volonté et l'espoir de s'adapter. Bien qu'ils se trouvent dans une situation financière catastrophique, ils peuvent au moins se fier à leur connaissance de la langue et de la culture. Ils adoptent toutefois des démarches différentes. Canetti ne cherche pas à trouver du travail ; il veut conserver son statut d'écrivain indépendant et entreprend des recherches qui déboucheront vingt ans plus tard sur la publication de *Masse et puissance* (*Masse und Macht*), une analyse très indirecte du nazisme²⁰. Il n'a besoin pour cela ni du terreau viennois, ni du contact avec la société anglaise. Son travail se déroule à l'abri des bibliothèques et consiste principalement à compiler les récits d'explorateurs britanniques sur les cultures des « peuples primitifs ». Veza, en revanche, se met tout de suite au travail : elle écrit en quelques mois un roman autobiographique chargé de symbolisme sur l'année écoulée à Vienne, *Les Tortues* (*Die Schildkröten*)²¹. La métaphore du titre se rapporte aux Juifs qui survivent depuis des siècles aux persécutions en menant une existence réduite, marginale, silencieuse, se distinguant des autres peuples par un mélange paradoxal de résistance et de vulnérabilité. L'allégorie est filée : les tortues, précise le narrateur, sont dotées d'une belle carapace, dure, qui pourtant les protège moins qu'elle ne les expose, car elle est convoitée par les autres espèces (vautours, tigres et surtout hommes), qui les chassent pour s'en emparer²², de sorte

18. Voir GZ, p. 30-33 : « Die Zaubersprache ».

19. J. Adler : postface de *Party im Blitz* (note 11), p. 225.

20. E. Canetti : *Masse und Macht* (1960), Frankfurt am Main : Fischer, 1980.

21. Voir note 13.

22. « Die Schildkröte lebt in einem harten Panzer, aber er wird ihr geraubt, weil er so schön ist, er schützt sie nicht und sie bleibt nackt. Ihr Geheimnis ist ihr Gleichmut. Sie lebt von nichts, von Luft, von Blättern, sie läßt sich zerschneiden, zerstückeln, zerreißen, und sie lebt weiter, stumm und schwer. Aber sie braucht Wärme. Ohne Wärme muß sie sterben. Erspäht sie der Geier, muß sie sterben. [...] Erspäht sie der Tiger, muß sie sterben. [...] Er läßt sie auf dem Rücken liegen und die Schildkröte auf dem Rücken muß verhungern. Es sei denn, es erspäht sie der Mensch. Er bewundert ihren Panzer, er glänzt so schön. Der Mensch bringt das Tier zum Glühen, damit der Panzer sich löst und sein Wunsch sich erfüllt. [...] » *Ibid.*, p. 145-146.

que « leur maison est en même temps leur mort »²³. Les tortues sont faciles à renverser sur le dos, et une fois dans cette position elles sont condamnées à mourir de faim. Les trois protagonistes juifs du roman servent à un nazi un breuvage répugnant qu'ils lui présentent comme une soupe à la tortue, met favori des dragons : « Le dragon c'est vous, les tortues c'est nous »²⁴. Veza envoie le manuscrit à un éditeur, qui l'accepte en juillet de la même année. Mais la publication est bloquée par le déclenchement de la guerre. Veza ne se décourage pas pour autant et s'efforce de s'adapter à la situation, cherchant à la fois un travail alimentaire (lectorat²⁵, traduction²⁶, correspondance commerciale) et se mettant à écrire pour un public anglais²⁷. Elle songe qu'il lui faut désormais un pseudonyme anglais et envisage de prendre celui d'Adam (puis George) Brand. Un nom dont la sonorité anglaise ne dissimule que superficiellement une référence, en allemand, à son statut d'exilée et à l'espoir qu'elle lui associe : celui de retrouver un second souffle en se fiant à la « flamme » qui brûle toujours dans son cœur bien que sa volonté soit éteinte²⁸. Elle ne se servira jamais de ce pseudonyme, car son travail ne débouchera sur aucune publication de son vivant. Ses textes anglais ayant disparu, on ne peut se faire une idée de ce qu'ils contenaient, d'autant moins qu'elle parle fort peu de ses propres écrits dans ses lettres. Il ne reste que quelques textes d'elles qui évoquent la vie en Angleterre ; ils ont été publiés dans le dernier de ses ouvrages posthumes, *Der Fund* (2001). On y trouve une brève nouvelle sur le Blitz intitulée *Air Raid*, visiblement écrite à partir de la même expérience que celle qui a fourni la matière du récit central de *Party im Blitz* : une vieille aristocrate excentrique refuse de se laisser perturber dans la lecture de son roman policier par les bombardements – anecdote humoristique et légère qui rend hommage au flegme anglais. Une autre nouvelle tout aussi brève, *Der letzte Wille*, montre la guerre sous un versant plus sombre : deux frères recueillent un nourrisson dont la mère est morte faute d'avoir trouvé, notamment auprès d'eux, le secours qu'elle demandait. Le cadre est flou, on est au milieu des ruines d'une

23. « Ihr Haus ist zugleich ihr Tod. » *Ibid.*, p. 25.

24. « "Es ist so, Nachbar Pilz", sagte Hilde. "Der Drache sind Sie, die Schildkröten sind wir." » *Ibid.*, p. 82.

25. Pour le grand éditeur londonien Samuel Hutchinson.

26. *Die Macht und die Herrlichkeit*, à partir du roman *The Power and the Glory* (1940) de Graham Greene. Signée Veza Magd à sa sortie en 1948, cette traduction – rééditée par Zsolnay en 1993 dans une version révisée par Käthe Springer sous le titre *Die Kraft und die Herrlichkeit* – est restée le seul livre publié de son vivant par Veza Canetti. Sur les conditions difficiles dans lesquelles elle a fait ce travail, voir sa lettre à Georges datée du 6 juillet 1946, in : Veza und Elias Canetti : *Briefe an Georges*, München : Hanser, 2006, p. 214. Abréviation utilisée pour cet ouvrage : BG.

27. Elle achève au moins une pièce et un roman en anglais, aujourd'hui disparus. Voir ses lettres à Georges datées du 6 janvier 1940 et du 22 juillet 1945, GB, p. 118 et 131.

28. « [...] denn – wiewohl mein Wille tot ist, brennt doch in meinem Herzen noch eine Flamme, sie hat keinen Platz, keine Nahrung, ist ohne Glanz, doch sie ist da, und darum Brand [...] » Lettre de Veza à Georges, 31 août 1945, BG, p. 142.

ville bombardée, mais cela pourrait aussi bien être en Angleterre qu'en Allemagne ou en France, et l'origine des personnages n'est pas précisée : situation universelle, donc, décrivant des conditions existentielles extrêmes en temps de guerre. Le troisième récit de cette série, intitulé *Toogoods oder das Licht*, fait le portrait caricatural du couple d'Anglais qui a accueilli Elias et Veza à la campagne pendant le Blitz. C'est une description décapante de l'avarice, de la mesquinerie, du puritanisme, de la superstition et de la veulerie de ces mêmes protestants (Mr. et Mrs. Milburn) que Canetti dépeint avec davantage de bienveillance dans *Party im Blitz*²⁹.

À lire les rares textes conservés de Veza sur l'Angleterre, et à les comparer avec les récits correspondants de son mari, on mesure les difficultés qu'elle a dû rencontrer, et on en devine les raisons : d'une part, elle connaît moins bien l'Angleterre qu'elle ne connaissait Vienne et surtout le microcosme du quartier juif où elle habitait (Leopoldstadt), magistralement dépeint dans les récits/chapitres de *La Rue jaune (Die gelbe Straße)*. D'autre part, son rapport nécessairement ambivalent à l'Angleterre (surtout à partir de la mise en œuvre par Churchill d'une politique hostile aux ressortissants de « pays ennemis », et à mesure qu'elle perçoit des sentiments antisémites dans l'opinion publique anglaise), peut difficilement s'exprimer : le désir de critiquer, qui est une forme de fidélité à soi-même pour une écrivaine engagée et satiriste, entre en collision avec le devoir (et le sentiment profond) de reconnaissance à l'égard des gens qui lui ont sauvé la vie. Veza semble hésiter à exploiter ses expériences négatives de la société anglaise dans ses écrits, bien qu'elle ne manque pas de matière : elle écrit à son beau-frère qu'elle en aurait long à dire, elle qui ne cesse de déménager, sur la personnalité des différentes logeuses qui l'ont hébergée. Elias, qui en ces années-là n'écrit pas sur l'Angleterre, parviendra lui-même difficilement à surmonter ses scrupules dans le fragment qu'il n'écrit, de façon significative, que plusieurs décennies plus tard, en Suisse où il réside désormais. Certains de ses récits sont bien plus indulgents que ceux de sa femme (voir le chapitre consacré aux Milburn), tandis que d'autres font franchement état de ses sentiments mêlés à l'égard de la société britannique : l'admiration qu'il porte à la dignité des Anglais ne dissipe pas ses réserves sur la « froideur » qui va de pair avec elle. Veza ne se permet une telle franchise que dans les lettres qu'elle envoie à son beau-frère Georges, où elle avoue que le respect qu'elle éprouve pour le « caractère » des Anglais, leur fiabilité, leurs principes, leurs traditions, ne parvient pas à compenser ses réticences concernant leur manque de passion, de spontanéité et d'enthousiasme, leur mépris de ce qu'ils appellent le sentimentalisme³⁰, et

29 PiB, p. 43-60.

30. « Ich bewundere ihren Charakter, ihre Verlässlichkeit, beides die Folge ihres Mangels an Leidenschaft. Sie sind frei von jeglicher Leidenschaft, Gefühlswärme (die sie

enfin leur manque d'esprit³¹. Dans ces conditions, on comprend que ses nouvelles anglaises soient moins convaincantes que les récits de la période viennoise.

À l'embarras qu'éprouve certainement Veza vis-à-vis des sujets anglais s'ajoute la perte des repères culturels. Elle qui, à Vienne, se sentait « anglaise de cœur » et que son amant percevait d'abord à travers son amour et sa connaissance de la littérature anglaise et anglophone (Shakespeare, Poe), s'aperçoit une fois à Londres qu'elle est plus viennoise qu'elle ne le pensait. Elle aime certes les Anglais, apprécie leur amabilité et leurs bonnes manières, liées à leur droiture et à leur respect d'autrui³². Convaincue que « ce qui s'est passé en Allemagne n'aurait jamais pu se produire ici » (car cela n'aurait pas été « fair play »)³³, elle s'intéresse de près à la vie politique anglaise, s'enthousiasmant en 1945 pour la maturité d'un peuple qui renonce à élire en Churchill un héros de guerre (qu'elle admire elle aussi), préférant choisir le programme de gauche du Labour Party. Internationaliste par conviction politique, elle voit dans ces élections un signe d'espoir pour l'avenir. Mais les années passant, elle déchanté et se sent de plus en plus étrangère dans ce pays. On peut dire que le cap décisif est franchi dès la fin de la guerre. Au moment où l'exil se termine pour son mari (même s'il attendra 1952 pour demander la nationalité britannique, Canetti se sent intégré au plus tard à partir de la publication de son roman en traduction anglaise en 1946, publication qui fut un succès), Veza, vieillissante, épuisée par les difficultés financières et les déménagements successifs, découragée par l'échec de ses tentatives de trouver des débouchés à ses livres, victime de dépression chronique, souffre de plus en plus et de son statut d'étrangère et du manque de reconnaissance. Au point de repenser avec nostalgie à la période de guerre, durant laquelle elle avait ressenti une solidarité entre les gens (« oh, comme je regrette cette guerre ! », écrit-elle à Georges pour conclure un passage sur ce qu'ils ont vécu pendant

verspotten und Sentimentalität nennen), Begeisterung, aber sie sind verlässlich [...] » Lettre de Veza à Georges, 15 janvier 1946, BG, p. 168.

31. « Esprit ist das einzige, wonach ich mich sehne. Mein einziges sinnliches Verlangen ist Esprit. Ich sehne mich nach Esprit. Du wirst die Leute hier vielleicht gecheit finden. Geistreich. Aber sie haben keinen Esprit. » Lettre de Veza à Georges, 3 février 1946, BG, p. 175.

32. « Nicht daß ich nicht froh bin, in London zu sein. Das muß ich zugeben. Ich liebe die Stadt, die Menschen, die Möwen, Guy Fawkes, die Kinder und die Katzen. Ich liebe London. Ich mag die guten Manieren der Leute, ihren Anstand, ich gehe gern in die gerade laufende Ausstellung, die den Titel "Die Bilder des Königs" trägt, ich mag es, wenn ich amtliche Briefe bekomme, auf denen "On his Majesty's service" steht. Hinter all dem steckt mehr als Förmlichkeit – es steckt Geschichte dahinter, in den Bildern des Königs in der Royal Academy, in "His Majesty's service", in dem Festzug des Lord Mayor, in Guy Fawkes. » Lettre de Veza à Georges, 6 novembre 1946, BG, p. 248.

33. « [...] nie hätte hier geschehen können, was in Deutschland geschah, weil das nicht fair ist, das tut man nicht, das verstößt gegen das Evangelium, gegen die Worte Christi. » Suite de la lettre du 15 janvier 1946 (note 30), p. 168.

le Blitz³⁴). Les années suivantes, ses remarques sur le pays où elle vit se font plus amères ; elle se plaint de la réserve exagérée des Anglais, trop opposée à son propre tempérament, et aussi de leur antisémitisme. « Nous sommes à nouveau entourés de nazis », écrit-elle à Georges au moment des attentats contre les militaires anglais en Palestine, pour s'excuser de n'avoir pu, malgré ses efforts, obtenir de visa pour la France, expliquant que, si elle a renoncé à demander le soutien de ses amis influents, c'est parce qu'elle réserve ce recours à des cas plus graves : elle craint qu'on puisse lui refuser, en tant que Juive, de rentrer en Angleterre si elle la quitte pour quelque temps³⁵. C'est pour se prémunir contre un tel risque qu'Elias et elle prendront soin de ne jamais aller à l'étranger ensemble, de sorte que celui qui reste puisse faire jouer ses relations pour faire rentrer l'autre.

Veza est profondément choquée par l'indifférence dans laquelle tombe si vite, ici aussi, l'assassinat de plusieurs millions de Juifs européens, et par la résurgence de sentiments anti-juifs dans l'opinion publique anglaise lors du conflit qui accompagna la création de l'État d'Israël. Quant à ceux des Anglais qui ne sont pas antisémites, elle déplore de les voir terrorisés à la perspective, absurde selon elle, d'une prise de pouvoir des communistes³⁶. L'attitude de l'Angleterre pendant la crise au

34. « Irgendwann schick ich Dir eine Schilderung von allem, was wir während des Blitz durchgemacht haben. Von allem? Nein. Von einem Tag. Ein Tag wären zwölf Seiten. Während der schlimmsten Phase waren wir natürlich in London. Damals waren wir sehr arm (jetzt sind wir's nicht), und ich ging jeden Tag zum Markt [...], um drei oder vier Pennies zu sparen. In der Straße beim Marktplatz war ein Leichenbestatter, bei dem so viele Särge bestellt wurden, daß er sie auf der Straße aufreihen mußte, der Gehsteig voller Särge, fünfzig, sechzig, sie waren für uns, für uns in Hampstead [...]. In einer Nacht hatten wir fünfzig Brandbomben auf der Heath. Wir waren alle auf der Straße, um sie zu löschen, Jungen von fünfzehn Jahren, tapfere Kinder, und die Wardens, darunter viele Frauen, alle hübsch jung und tapfer inmitten der tödlichen Granaten und Bomben, sie waren aus der Erde gekrochen, still waren wir in der Dunkelheit, während wir Bomben löschten, ein Norweger fragte mich etwas in einer Sprache, die ich für Englisch hielt, welch ein Babel – welche Aufregung, Liebe – alle waren freundlich und nachbarschaftlich – oh, wie ich diesen Krieg vermissen ! » Lettre de Veza à Georges, 30 août 1945, BG, p. 140-141.

35. « Und warum beschimpfst Du mich nicht, weil ich das visé noch nicht hab? Warum sagst Du mir nicht, ich soll von unseren einflußreichen Freunden Gebrauch machen? Das können wir nicht. Ich werd Dir sagen, warum. Wir sind wieder unter Nazis, mein Lieber. Das kommt von den Terroristen, und wir werden sie retten, um unsere eigene Haut zu retten... Es kann leicht sein, daß ich nach Frankreich fahr und es ein Gesetz gibt, nach dem Juden, die ausgereist sind, nicht mehr zurück dürfen. Dafür müssen wir unsere einflußreichen Freunde aufheben.» Lettre de Veza à Georges, 11 février 1947, BG, p. 259.

36. « Die Depression hattest Du auch wegen des Föhn [sic], den nervöse Menschen nicht vertragen und sogar einige Engländer are just going to pieces. Der Teil, der überhaupt aus seinem Phlegma heraus kann. Diese Hälfte ist zum grösseren Teil jetzt antisemitisch und das äussert sich jetzt sogar schon in leisen Bemerkungen im Kino, wenn Palästina genannt wird, weil einige Tommies daran glauben mussten, die 5 Millionen Gaskammer Opfer gingen spurlos vorüber. Und der Rest, der nicht anti-semitisch ist, ist paniky, wegen des drohenden Kommunismus hier (wie sie sich einbilden). Eher wird er sich am Mars durchsetzen als hier, aber sie fürchten es eben. » Lettre de Veza à Georges, 8 mars 1948, BG, p. 316.

Proche-Orient et la guerre froide compromettent donc gravement son adhésion à ce pays. Tel n'est pas le cas d'Elias, qui affirmera pour sa part n'avoir jamais perçu d'antisémitisme chez les Anglais³⁷, et dont l'engagement politique a du reste toujours été moins marqué.

Déracinement et identification à la patrie perdue

La perte du terreau viennois se fait sentir dans les œuvres des deux écrivains. Elle implique non seulement une perte de « matière » (la réalité viennoise avec sa culture populaire, ses types humains, son dialecte, sa vie foisonnante), mais aussi l'abandon d'une technique d'écriture. Mais là encore, Elias et Veza Canetti réagissent différemment. Elias renonce à la technique du « masque acoustique » qu'il a mise en œuvre dans ses deux premières pièces – *Noce (Hochzeit)* et *Comédie des vanités (Komödie der Eitelkeit)* – et dans son roman *Die Blendung* (traduit en français comme en anglais par *Auto-da-fé*). Cependant la nécessité de reconversion coïncide chez lui avec une volonté de réorientation qui exige une ascèse assumée : il s'impose une abstinence non seulement commerciale mais aussi littéraire pour mieux se concentrer sur son œuvre de réflexion. Ses publications ultérieures – *Masse et puissance*, *Les Sursitaires (Die Befristeten)*, pièce jouée en Angleterre en 1956 sous le titre *The Numbered*, avant d'être jouée en Allemagne), *Les Voix de Marrakech (Die Stimmen von Marrakesch)*, la trilogie autobiographique et les volumes de réflexions (« Aufzeichnungen »), sans oublier *Le Témoin auriculaire (Der Ohrenzeuge)* – seront dépourvues de tout rapport culturel spécifique (notamment linguistique) avec Vienne.

Pour Veza, le choc est plus rude, entre autres sans doute parce que son écriture a toujours été plus en prise sur la société, et en contact direct avec le public (elle écrivait pour des journaux, notamment *l'Arbeiter-Zeitung* social-démocrate). Le déracinement, la perte de la matière sociale et l'isolement signifient pour elle une perte d'identité à tous les niveaux. Pour se relancer, elle aurait besoin d'un nouveau terreau, de nouveaux repères. Son isolement est plus grand que celui de son mari, dont le style de vie change moins avec l'exil que le sien : il passe sa vie dans les bibliothèques, les cafés et les « parties ». Nombre des amis et connaissances qu'il dépeint dans *Party im Blitz* lui ont été présentés par Friedl Benedikt, sa jeune « élève » (et maîtresse) viennoise, ou encore par la cousine de celle-ci, Margaret Gardiner, qui entretient dans sa propriété une communauté avant-gardiste et bohème. Veza s'exclut probablement elle-même de ces sorties ; fait significatif,

37. « Bei keinem einzigen Menschen, den ich in England kennen lernte, bin ich je einer antisemitischen Regung begegnet. » PiB, p. 83.

elle est quasiment absente du fragment *Party im Blitz*. Mal à l'aise dans le jeu social de la conversation³⁸ et gênée par son handicap physique, qui s'aggrave avec le temps d'une déchéance générale (embonpoint, tabagie, apparence négligée), elle perd rapidement toute confiance en elle. Elle en souffre, sa vie intellectuelle s'appauvrit, elle ne fréquente guère que les amis viennois, qu'elle reçoit en général chez elle et qu'elle tente d'aider (!) à percer.

S'ils se font élire tous deux au comité directeur du Pen Club d'exil autrichien et fréquentent à l'occasion les manifestations du « Club 43 », Veza et Elias Canetti se tiennent globalement en retrait des organisations politiques et littéraires des exilés. Le couple signe en 1942 la « Déclaration des associations autrichiennes de Grande-Bretagne » réclamant la création d'« une Autriche libre, démocratique, maîtresse de son propre destin politique et économiquement stable », mais cette déclaration n'a pas de positionnement politique clair.

Que devient la patrie d'origine dans le souvenir de Veza ? À quel espace mental correspond-elle ? L'Autriche occupée par les nazis, Veza lui a réglé son compte dans *Les Tortues*. Quant à Vienne la Rouge, capitale de la Première République autrichienne, cette métropole moderne qui a vu naître sa carrière désormais en panne et a nourri les récits de *La Rue jaune* et de *La Patience des roses*, la Vienne capitale des ouvriers et des socialistes, de l'avant-garde artistique et intellectuelle, elle est morte également, ou dissoute dans l'exil ; l'évolution ultérieure (la trahison des Viennois et la déportation des Juifs) en a dégoûté Veza. Les membres de sa propre famille sont morts en déportation ou exilés aux États-Unis. Le premier gouvernement autrichien d'après-guerre, où son ami Ernst Fischer entre comme ministre de l'éducation, lui redonne un faible espoir, qui se dissipe toutefois dès les élections de novembre 1945, lorsque les conservateurs reviennent au pouvoir. Un choix qu'elle s'explique par les ressentiments des Autrichiens envers les Russes qui ont pillé leurs villes, mais qu'elle n'excuse pas, prenant la défense de ces derniers³⁹. Elle refuse de s'apitoyer sur le sort des Autrichiens. Contrairement à son époux, qui accepte dès 1946 de se prêter à des entretiens radiophoniques destinés à ces « maudits Viennois » (et où le « gentil Canetti » se répand en louanges sur Vienne et en confidences sur son mal du pays), elle se sent pour sa part inca-

38. « [...] denn so schwach, wie meine Nerven sind, taugen sie nichts zur Konversation. Ein vernünftiges Gespräch von einer halben Stunde, ja, aber Konversation, nein. Ich kann wohl einer hübschen Frau beim Flirten zuhören, ich kann ihr zusehen, aber ich kann nichts sagen. » Lettre de Veza à Georges, 2 mai 1946, BG, p. 200.

39. « Ich hab Dir Hunderte von Dingen zu erzählen, komische und traurige, die Enttäuschung über Österreich, die Wahlen, und ich weiß nicht einmal, ob mein Freund wieder im Amt ist. Das kommt alles, weil die Russen in den Städten so viel geplündert haben, ich kann's ihnen nicht vertübeln, sie wollen ihre Häuser in Rußland wiederherrichten. » Lettre de Veza à Georges, 27 novembre 1945, BG, p. 159.

pable de parler aux Viennois et n'éprouve pas la moindre compassion pour leur misère actuelle⁴⁰. L'Autriche d'après-guerre, dans laquelle règne d'après ses informations « un désordre monstrueux avec les nazis tout en haut »⁴¹, lui inspire un dégoût allant jusqu'à la haine. « Qu'ils aillent en enfer, écrit-elle à son beau-frère, moi-même je suis passée par l'enfer ; qu'ils soient détruits, moi-même je suis détruite »⁴².

Plus le temps passe, plus l'ancienne collaboratrice de l'*Arbeiter-Zeitung* – qui a vainement tenté d'intéresser des éditeurs à ses romans et de faire jouer sur des scènes allemandes sa pièce *Der Oger* (écrite en 1934), mais n'a jamais sérieusement envisagé de retourner à Vienne de peur que son cœur, « qui a déjà été brisé une fois » par son départ en exil, « ne supporte pas cette épreuve une seconde fois »⁴³ – se rapproche mentalement de la ville non moins perdue de son enfance, la capitale de l'empire multiculturel d'Autriche-Hongrie, une Autriche monarchique qui englobait la patrie de ses parents (cadre, justement, de *Der Oger*). Le mal du pays se fait cruellement sentir pour Elias comme pour elle, mais il résiste mieux qu'elle. Elle qui fut dans sa jeunesse brillante et polyglotte (outre un anglais fluide, elle avait appris en autodidacte le français et l'italien), ne se débarrassera jamais à Londres de son accent viennois, entretient le culte des traditions viennoises (surtout sur le plan culinaire) et fréquente assidûment les Motesiecky, famille cossue de la grande bourgeoisie juive assimilée⁴⁴. Elle se surprend même à verser des larmes en suivant à la radio le mariage de la princesse Elisabeth et du prince Philip en 1947, songeant qu'elle aussi a « été une princesse autrefois », lorsque sa mère l'emmenait passer les vacances à Bad Ischl, où elle regardait passer l'empereur⁴⁵. Régression

40. « [...] es gab eine dritte Radiosendung auf deutsch, für die verdammten Österreicher, und der liebe Canetti wurde darin befragt, damit die Wiener hören konnten, wie er ihre Stadt pries und sich nach Wien sehnt, wobei ich eine Gänsehaut bekam, sie sollten *mich* einmal im Radio zu ihnen sprechen lassen ! Immer wenn ich lese, wie sie hungern, geh ich in die Küche und esse ein Ei, manchmal geh ich in unser vornehmes Restaurant und denk daran, wie sie hungern, und esse Brathuhn. Ja, es schaudert einen, aber meine liebe Tante Olga wurde in die Gaskammer gebracht mit ihren Kindern und Enkeln, acht an der Zahl, sie wurden vor ihren Augen ermordet, und damit ist die Sache klar [...] » Lettre de Veza à Georges, 2 juin 1946, BG, p. 211.

41. « ein Riesendurcheinander mit den Nazis ganz oben. » Lettre de Veza à Georges, 28 septembre 1946, BG, p. 236.

42. « Eigentlich sollte ich nie nach Zentraleuropa zurückkehren und die Not der Nazis teilen, die bis dahin alle jüdische Pässe haben werden, nehm ich an. Sollen sie zugrunde gehen. Sollen sie durch die Hölle gehen. Ich bin durch die Hölle gegangen. Sollen sie vernichtet werden. Ich bin vernichtet. » Lettre de Veza à Georges, 27 janvier 1945, BG, p. 122.

43. Lettre écrite par V. Canetti à Viktor Suchy en 1963, citée par A. Schedel dans la postface de *Der Fund*, DF, p. 309-324, ici p. 311.

44. L'artiste Marie-Louise Motesiecky, qui est une maîtresse de son mari, les aide financièrement.

45. « Hier hatten wir Hochzeit [...]. Ich drehte das Radio an, um alles zu verspotten und sass statt dessen heulend im Zimmer, denn es war sehr schön. [...] Warum ich heulte ? Weil ich auch einmal eine Prinzessin war. Das war zur Zeit der Monarchie und ich sass jeden Sommer in einer Villa in Ischl und der Kaiser fuhr immer vorbei, und ich winkte und

fugitive et nullement politique, certes, mais qui correspond à un malaise profond et croissant. Cette nostalgie irrationnelle d'un « Ancien Régime » qu'elle réproouve politiquement (elle jouait avec les clichés de cette époque dans sa pièce aux accents schnitzlériens *Der Tiger*, de 1934, sous-titrée « Ein Lustspiel aus dem Alten Wien »), elle l'assouvit par la lecture : chez Proust et Saint-Simon, elle savoure une ambiance qui lui permet de fuir momentanément la dureté de sa vie et de son siècle⁴⁶. Vienne, même si elle continue d'en rêver, n'est pas une option réaliste. L'idylle de Grinzing, où elle vécut avec Elias entre 1935 et 1938 dans une maison avec jardin (« on vit à Grinzing comme au pays de cocagne », écrivait-elle à Georges⁴⁷) avant d'en être chassée par les nazis, est définitivement perdue. Au bout du compte, ce n'est que dans les livres et dans certains noms de personnes que survit l'image du pays natal. En 1948, Veza écrit à Georges : « C'est agréable de savoir que votre chef de service s'appelle Cohen, sonorités de chez nous. »⁴⁸ Son pays, c'est la Vienne juive qui n'existe plus.

Par-delà l'origine viennoise : le rapport au judaïsme et au monde judéo-espagnol

Si le rapport au pays d'origine est brisé, c'est à cause du génocide. L'expérience personnelle de la persécution et de l'exil, puis la révélation progressive de l'extermination des Juifs d'Europe, entraînent chez Elias comme chez Veza Canetti une révision profonde de leur rapport au judaïsme. Comme bien des Juifs « assimilés » laïques qui croyaient avoir définitivement rompu avec le monde de leurs ancêtres, ils se voient brutalement rappelés par Hitler à la part juive de leur identité. Elias Canetti note en 1944 que « la plus grande tentation de sa vie »

er winkte zurück und meine Mutter war überzeugt, es galt *mir*. » Lettre de Veza à Georges, 23 novembre 1947, BG, p. 298.

46. « [...] ich hab nämlich die Angewohnheit, immer wieder den Herzog von Saint-Simon zu lesen, um dem weniger glanzvollen Leben am Hofe des Herzogs Canetti und seiner Kurtisanen zu entfliehen [...] ». Lettre de Veza à Georges, 10 septembre 1946, BG, p. 230. « Ich leb mehr im Proust als im Leben », *ibid.*, 7 mai 1948, p. 340. « Proust macht mich so sehnsüchtig – nach mir selbst, dem was ich *war*, nach Schönheit, Luxus, Gemälden, Herzoginnenn, Aperçus, und diesem attischen Salz, das hier an der Konversation gänzlich fehlt », *ibid.*, s.d. [mai 1948], p. 341. Lisant Proust avec assiduité à partir de mars 1948 pour préparer la série de conférences que son mari (!) doit tenir sur Kafka, Joyce et Proust, lui faisant des comptes rendus de la *Recherche*, qu'il n'a pas lue, elle est enthousiaste : « [Proust] ist mein liebster moderner Autor. Er ist mein Element, mein Trost, meine Luft, meine Sehnsucht, meine Erfüllung, meine Rechtfertigung, mein Stolz, meine Rettung », *ibid.*, 24 juin 1948, p. 349.

47. « In Grinzing lebt man wie im Schlaraffenland. » Lettre de Veza à Georges, 2 mars 1938, BG, p. 102.

48. « Ein angenehmes Gefühl, dass Euer Chefarzt Cohen heißt, heimatische Klänge. » Lettre de Veza à Georges, 8 mars 1948, BG, p. 317.

serait « d'être juif complètement »⁴⁹. L'exil de 1939 réactualise une histoire ancienne, jalonnée par les expulsions : celle des Juifs d'Espagne en 1492, dont ils sont les descendants directs ; au-delà, l'exode des Hébreux hors d'Égypte, défini comme le « symbole de masse » du peuple juif dans *Masse et puissance*⁵⁰ ; encore au-delà, l'expulsion du Paradis terrestre, qui constitue un motif central chez les deux écrivains, que l'on pense au dernier chapitre de *La Langue sauvée*, intitulé « le paradis rejeté »⁵¹ (il s'agit alors de la Suisse), à l'expulsion du couple autobiographique des *Tortues* hors de leur paradis viennois de Grinzing, ou encore au prénom initialement choisi par Veza pour son pseudonyme anglais, Adam (sans oublier que le personnage principal féminin des *Tortues* s'appelait Eva).

Par-delà Vienne, le lieu mythique de l'origine se situe dans les Balkans, et plus loin encore : dans l'empire ottoman, en Espagne et jusqu'à la Palestine des temps bibliques. Canetti, qui avait adhéré passionnément au désir de ses parents de devenir « européens » en quittant la communauté judéo-espagnole de Rustschuk, se sent (re-)devenir un « Oriental » en Angleterre. La retenue émotionnelle des Anglais et leurs manières avenantes font ressortir par contraste son tempérament passionné, fougueux, jaloux, ombrageux. Il prend conscience de cette part de son identité et finit par la revendiquer, non sans mal. On mesure l'ambivalence de sa position au vu du contraste qui existe entre les deux versions de ses relations avec Iris Murdoch, la sienne et celle d'Iris. Tandis qu'elle se plaisait à le voir, dit-il, comme un amoureux brutal se fantasmant lui-même en « pirate » violant une esclave⁵² (une version qui corrobore l'image d'un Canetti jouant au « pacha » avec les femmes⁵³), il déclare pour sa part que c'est elle qui avait ce fantasme et ne pouvait faire l'amour que si elle l'imaginait en « pirate »⁵⁴, et que cette représentation parfaitement fantaisiste (mais motivée par ses origines turco-séfarades) la lui avait rendue ridicule⁵⁵. En tout état de

49. « Die größte geistige Versuchung in meinem Leben, die einzige, gegen die ich sehr schwer anzukämpfen habe, ist die : ganz Jude zu sein. » E. Canetti : *Die Provinz des Menschen. Aufzeichnungen 1942-1972* (1973), Frankfurt am Main : Fischer, p. 61.

50. « Massensymbole der Nationen » in : *Masse und Macht* (note 19), p. 185-197, cit. p. 196.

51. « Das verworfene Paradies », GZ, p. 308-319.

52. « Sie war in einem sonderbaren Traum befangen : Sie lag in einer Höhle mit mir, ich, ein Pirat, hätte sie geraubt und in die Höhle getragen, da hätte ich sie dann hingeworfen und vergewaltigt. » PiB, p. 181.

53. « Canetti war, das bestätigen fast alle, die ihn kannten, ein hervorragender Zuhörer – und zugleich ein Haustyrann, ein sephardischer Pascha, der bis zu seiner späten zweiten Ehe stets mehrere Frauen um sich herumtanzen ließ. » Compte rendu de la biographie de S. Hanuschek sur le site du *Literaturhaus* de Vienne, <http://www.literaturhaus.at/buch/fachbuch/rez/Hanuschek/?COLOR=NO>

54. « Sie wollte mich als *Räuber* sehen, der sie brutal zur Liebe zwang, sie war in Erregung erst, als man es ihr überließ, sich den orientalischen Piraten vorzustellen. » PiB, p. 181 (c'est E.C. qui souligne).

55. « Ich versuchte mir zu sagen, daß es die Erzählung über meine Kindheit auf dem noch türkischen Balkan war, die sie zu dieser Vorstellung eines Überfalls durch einen

cause, « l'orientalisation » de son image, que ce soit à ses propres yeux ou à ceux des autres, est une façon de renouer avec une identité juive qui reste malgré tout problématique.

Par la suite, le désir de renouer avec ses origines aura des répercussions littéraires : lorsque Canetti finit par abandonner son ascèse créatrice, ce sera pour faire un retour sur soi et se mettre en quête de son identité lointaine, d'abord par un voyage en Orient (*Les Voix de Marrakech*⁵⁶), puis dans le récit autobiographique qui débute dans l'univers, désormais connoté positivement, de son enfance (*La Langue sauvée*). Cette « langue » qui est « sauvée », c'est celle de l'enfant menacé par la force brutale d'un adulte voulant l'empêcher de parler ; c'est aussi la langue allemande, mais à travers celle-ci, paradoxalement, la langue espagnole. Car si Canetti tient à conserver l'allemand comme langue d'écriture, c'est qu'il a conscience d'emporter cette langue en exil de la même façon que ses ancêtres avaient emporté avec eux la langue espagnole. Dans une lettre à son frère Georges datée de 1945, il s'excuse de lui écrire en allemand, expliquant que « toutes les langues ultérieures ne sont que rajouts », avant de se reprendre : « l'allemand aussi d'ailleurs, et je préférerais écrire en espagnol, mais dans notre vieil espagnol à nous – oui, tu peux rire ». Puis il fait part à son frère de son regain d'intérêt pour la littérature espagnole, lui donne des conseils de lecture (Quevedo, Gracian) et lui confie qu'il lit régulièrement de l'espagnol, avec une prédilection pour les « romances » dont la langue ressemble le plus à celle de leur enfance (« unser Mutter-Spanisch »). Il ambitionne même d'écrire plus tard, une fois qu'il « maîtrisera complètement l'anglais », en espagnol⁵⁷. S'il ne réalisera jamais ce projet, il se considère néanmoins comme « un écrivain espagnol de langue allemande »⁵⁸ ou encore « le fidèle rejeton allemand de la littérature espagnole »⁵⁹.

Seeräuber angeregt hatte. Ich ließ sie nicht merken, wie belustigt ich war. Jeder Weg zu Liebe war durch ihren Traum für mich versperrt. » *Ibid.*, p. 182.

56. E. Canetti : *Die Stimmen von Marrakesch. Aufzeichnungen nach einer Reise*, München : Hanser, 1967. Le voyage lui-même avait eu lieu en 1954.

57. « Ich schreibe Dir Deutsch, das ist Dir doch nicht unangenehm? Die späteren Sprachen sind alle aufgesetzt ; deutsch ist es eigentlich auch ; am liebsten würde ich Spanisch schreiben, aber unser eigenes altes Spanisch, lach nur. Es ist sonderbar, dass wir beide während des Krieges, unabhängig voneinander, an die spanische Literatur geraten sind. Gracian wollte *ich* Dir *empfehlen* ; aber auch einen spanischen Satiriker Quevedo, der fast so gross ist wie Swift : Es vergeht mir jetzt keine Woche, ohne dass ich ein wenig Spanisch lese. Ich liebe besonders die alten "Romances" (Balladen), die unserem Mutter-Spanisch viel näher sind. Ich habe den Ehrgeiz, in späteren Jahren, wenn ich Englisch ganz gemeistert habe und es so schreiben kann wie Deutsch, Spanisch zu schreiben. » Lettre d'Élias à Georges, 3 décembre 1945, BG, p. 164.

58. « Manchmal komme ich mir vor wie ein spanischer Schriftsteller in deutscher Sprache [...] » *Gespräch mit Horst Bienek* (1965), in : E. Canetti : *Die gespaltene Zukunft*, München : Hanser, 1972, p. 93-103, ici p. 103.

59. « Der spanischen Literatur getreuer deutscher Ableger », in : E. Canetti : *Das Geheimherz der Uhr. Aufzeichnungen 1973 bis 1985* (1987), Frankfurt am Main : Fischer, 1990, p. 181. La note est datée de 1984.

Veza renoue elle aussi avec ses origines judéo-espagnoles une fois en Angleterre. Certes, elle non plus n'écrira pas en espagnol, et elle renoncera même à l'anglais. Sur ce plan aussi, son assurance la quitte peu à peu. Sur le point de se rendre en France, elle espère que personne ne lui adressera la parole, car elle ne sait plus le français⁶⁰. Pis, elle finit par perdre la maîtrise de l'allemand⁶¹. Dans ses œuvres, le thème espagnol est cependant récurrent et se superpose au thème juif, et ce dès la période de l'austrofascisme viennois, qui la force à écrire « under cover »⁶². C'est probablement à cette période, alors que les journaux qui publiaient ses textes jusque-là étaient censurés, qu'elle écrit une nouvelle située à Séville, *Pastora*, dont le thème sera repris dans *Der Seher*. Une Séville fantasmatique, atemporelle, passablement stylisée et irréelle, catholique en apparence (triste ironie de l'histoire qui force Veza à réinventer le marranisme au XX^e siècle comme technique littéraire !), mais nullement idyllique, car on y retrouve les mêmes conflits sociaux que dans les autres récits. L'héroïne éponyme est une jeune fille de la campagne qui « monte » à la ville, devient servante chez une famille riche et nourrit des espoirs d'ascension sociale, avant de se faire exploiter et humilier. Le thème de l'exil est déjà présent, mais la perspective est inversée : au lieu de quitter le lieu où elle a été humiliée, Pastora reste seule dans la maison désertée de ses maîtres, émigrés aux États-Unis où leur fille, Angeles, doit épouser le partenaire commercial de son père. Après les avoir suppliés en vain de l'emmener avec eux, c'est elle qui se sent en exil ; sa maîtresse étant revenue liquider ses biens, Pastora la contemple « comme si c'était elle-même qui était soudain revenue de l'étranger au pays »⁶³. Ce personnage de grande dame, Señora Consuelo Gonzales y Soto, réapparaîtra dans *Le Palanquin* de 1952 en réfugiée espagnole déclassée par son exil en Angleterre durant la guerre d'Espagne.

Séville n'est ainsi nullement, comme l'avance Angelika Schedel dans sa postface, « *Vezas Canettis Ort innerer Emigration* »⁶⁴ : formulation malheureuse qui confond l'exil réel des Juifs avec cette « émigration intérieure » revendiquée par certains écrivains allemands non juifs pour justifier leur adaptation au régime. C'est le lieu fantasmatique de l'origine qui se profile derrière la ville natale de Vienne (les sonorités se font écho : Wien, Sevilla). L'axe Séville/États-Unis correspond dans *Pastora* à un clivage entre l'Ancien et le Nouveau Monde, mais Séville,

60. « Ich kann kein Französisch mehr und hoffe, niemand spricht mich an. » Lettre de Veza à Georges, 2 juin 1946, BG, p. 210.

61. « Sehr gescheit, dass du gesauft hast, ich glaub man sagt gesoffen, das Deutsch lässt schon bei uns beiden nach, sogar bei dem Dichter. » Lettre de Veza à Georges, 8 mars 1948, BG, p. 317.

62. Voir J. Preece (note 2), p. 100-114 : « Writing under cover, 1934-38 ».

63. « Pastora betrachtete die Señora mit einem Gefühl, als wäre sie selbst plötzlich von der Fremde in die Heimat gekehrt. » DF, p. 186.

64. DF, p. 323.

quoique décrite comme un paradis terrestre envahi par la logique capitaliste, ne semble jamais avoir connu d'âge d'or de l'innocence. Vu depuis Vienne/Séville, le monde anglo-saxon libéral ressemble à une terre promise inaccessible aux déshérités, avilis dans leur propre pays : était-ce la perspective des Juifs du continent, sur lesquels le piège était en train de se refermer ? Quoi qu'il en soit, le paradis est une notion relative. Au début du premier acte de *Der Oger*, situé en Bosnie sous la monarchie, Zlata Pavlovitsch, la mère de l'héroïne, s'apprêtant avec quelques scrupules à marier sa fille à un pervers sadique, dit à son mari en parlant de son propre mariage : « mes parents m'avaient éduquée de façon si sévère que j'ai eu l'impression en entrant dans ta maison que c'était le paradis »⁶⁵. C'est dans ce sens courant qu'il faut comprendre le « paradis » de Veza Canetti : le terme désigne un état perçu comme heureux par contraste avec l'enfer qu'on a connu avant, ou que soi-même ou d'autres vivront par la suite.

L'adhésion tardive et difficile à la judéité ira plus loin chez Veza qui, alors qu'elle méprisait dans sa jeunesse les Judéo-Espagnols installés à Vienne depuis longtemps, qu'elle trouvait incultes⁶⁶, ne cesse de répéter dans ses lettres à Georges avec une sorte de rage autodestructrice qu'elle est devenue une « vieille juive grosse et paresseuse »⁶⁷, soulignant la préoccupation qui est à l'origine de cette dégradation tant morale que physique : l'image obsédante des tortures infligées aux Juifs⁶⁸. Le génocide, constamment présent à son esprit, s'est imprimé dans son corps même. « Les six dernières années ont été trop éprouvantes pour moi, écrit-elle à Georges en janvier 1945, et mon esprit est hors d'état de se représenter des chambres à gaz ou d'autres inventions du même genre. Tu ne me reconnaîtras donc sans doute pas en me croisant dans la rue et passeras ton chemin »⁶⁹. Quelques mois plus tard, elle

65. « Meine Eltern hatten mich so streng gehalten, daß es mir in deinem Haus wie im Paradies erschienen ist. »

66. Veza reconnaît vis-à-vis de Georges qu'elle était autrefois « contre » les Juifs tandis que son ami Ernst Fischer était « pour » eux, cf. la lettre du 5 octobre 1945, BG, p. 152. Dans le premier chapitre non publié du manuscrit du *Flambeau*, Canetti déclare que Veza partageait en effet dans les années 1920 le mépris de Mathilde Canetti pour les Judéo-Espagnols : « Beide Spaniolinnen waren sich "über die haarsträubende Unbildung dieser Spaniolen" einig, "die schon lange in Wien wohnten, aber ihr halb orientalisches Leben weiterführten", nicht in Konzerte gingen und keine Literatur lasen. » Manuscrit cité par Hansaschek (note 1), p. 109.

67. « Ich bin nur eine dicke, faule spanische Jüdin », lettre de Veza à Georges, 2 mai 1946, BG, p. 201. « Du wirst eine dumme, kleine, dicke spanische Jüdin dahaben, die den ganzen Tag ißt und Dir sieben Jahre aus dem Leben der Emigranten in diesem Land hier erzählen wirst », *ibid.*, 10 juin 1946, p. 212. Les passages de ce genre sont légion.

68. « [...] denn Belsen hat mich so hart, so grausam, so sarkastisch gemacht, daß ich mich nicht beherrschen würd, wenn sie [die Engländer]'s nicht täten. » Lettre de Veza à Georges, 15 janvier 1946, BG, p. 168.

69. « Die letzten sechs Jahre waren zuviel für mich, und mein Geist ist außerstande, sich Gaskammern, oder dergleichen Erfindungen vorzustellen. Du wirst mich also wohl auf der Straße nicht erkennen und an mir vorübergehen. » Lettre de Veza à Georges, 6 janvier 1945, BG, p. 118.

écrit : « Parle-moi de toi, Benjamin, ta langue est aussi suave que ta voix et humecte la chaleur brûlante que les victimes gazées de Belsen ont laissée dans la mienne »⁷⁰. Elle s'intéresse de près à tout ce qui concerne les Juifs, suit le procès de Nuremberg⁷¹, lit les *Réflexions sur la question juive* de Sartre (pour lesquelles elle propose de chercher un éditeur anglais⁷²) ainsi qu'un essai de Georges Canetti lui-même qui semble avoir disparu⁷³. Elle fréquente toujours le milieu judéo-espagnol, gardant le contact avec des parents ou connaissances qu'elle rencontre lorsqu'ils sont de passage à Londres, même si elle ne se prive pas de les critiquer. Elle s'emploie aussi comme mariée, un rôle traditionnel capital pour la survie de la communauté; elle le fait, précise-t-elle, par amour des « histoires » et « pour voir ce qu'il en ressort » (des bébés, en principe); mais ces derniers temps, les histoires qu'elle a ainsi « écrites » se sont trop souvent terminées dans les chambres à gaz⁷⁴. Le génocide n'a pas du tout le même impact sur Elias, qui, bien que certains de ses meilleurs amis soient des survivants des camps, comme H. G. Adler, semble paradoxalement le vivre moins mal que le bombardement des villes et la destruction d'Hiroshima⁷⁵ : réaction d'autoprotection sans doute. Mais s'il revendique finalement son identité juive, sa façon d'assumer cette identité va de pair avec une « poétisation », une mythification qui, à force d'élever le thème juif jusqu'à l'universel, finit par en nier la spécificité concrète et historique⁷⁶. Cette façon de tenir à dis-

70. « Schreib über Dich, Benjamin, Deine Sprache ist so süß wie Deine Stimme und befeuchtet die brennende Hitze, die die vergasten Opfer von Belsen in mir hinterlassen haben. » Lettre de Veza à Georges, 5 octobre 1945, BG, p. 152.

71. Elle se fait envoyer par Georges le procès-verbal des « Nurenb. Trials » (BG, p. 331). « Ich habe alle Bände, zehn bis jetzt und C. braucht sie für sein Werk. Ich selbst lese jede Zeile und freu mich wie das Päck gebraten wird. Sie haben alle nichts von concentration camps gewusst! [...] » Lettre de Veza à Georges, 20 septembre 1947, BG, p. 288.

72. Lettre de Veza à Georges, 4 juin 1947, p. 273-274.

73. Le 16 octobre 1945, Veza demande à Georges de lui envoyer son « pamphlet sur les Juifs », BG, p. 156. Elias s'y réfère en des termes élogieux dans une lettre à son frère datée du 17 avril 1948, *ibid.*, p. 327.

74. « [...] es handelt sich um Deine Cousine Maud. Ich wollt sie mit unserem Zahnarzt verheiraten, dem es glänzend geht, er hat eine gute Praxis und suchte eine Frau. Sie hat mich voriges Jahr sehr darum gebeten, weil ich doch auch "Renée so gut verheiratet hab" und ich versprach es ihr. Ich verheirat immer Leute, manche mit Erfolg, manche starben im Gas chamber, aber ich tu es weiter, und Thackeray sagt : "every kind woman is a match maker". Ich tus aber, weil mich die Geschichte interessiert und was dabei herauskommt, bei Renée kamen bereits zwei Kinder heraus, hoffentlich nicht rothaarig. Eine sehr liebe junge Wiener Jüdin hab ich an einen Cousin in Belgrad verheiratet, oh wie dankten sie mir, die Eltern gingen ihr nach, nach Belgrad, sie war bettelarm, mein Cousin reich, kurz, die wurden alle umgebracht und ich bins entsetzlich müde immer daran denken zu müssen, und ich wach nicht gern auf. » Lettre de Veza à Georges, 28 août 1946, BG, p. 224-225.

75. Voir Marcel Atze, « "Die Städte sterben, die Menschen verkriechen sich tiefer" : Elias Canetti und der Luftkrieg », in : *Elias Canetti à la Bibliothèque Nationale de France*, études réunies par G. Stieg, *Austriaca* n° 61, Rouen : Presses universitaires de Rouen et du Havre (PURH), décembre 2005, p. 147-159.

76. Il voit les Juifs partout, sauf là où ils sont. Voir par exemple la comparaison entre les Cornouaillais et les Juifs dans une lettre à Georges du 31 août 1946, BG, p. 327 : « Die alte Sprache ist verloren gegangen, aber die Menschen sind ungeheuer stolz auf ihre

tance le choc de la Shoah confine par moments au déni (comme lorsqu'il prétend n'avoir jamais rencontré d'antisémitisme en Angleterre).

La visibilité du thème juif dans les œuvres ne reflète donc absolument pas le poids qu'a eu la Shoah sur leurs auteurs. Consciente que si son roman *Les Tortues* n'a pas trouvé d'éditeur après guerre, c'est à la fois parce que le public ne s'intéresse pas à la persécution des Juifs et parce que le roman était trop dérangeant esthétiquement, Veza s'abstiendra de revenir sur le sujet et cherchera une nouvelle manière. Dans sa dernière œuvre conservée, *Le Palanquin*, il n'est plus question ni de Vienne ni des Juifs. Seul témoignage d'une poursuite de son activité littéraire en exil après la guerre, cette pièce, qu'elle a jugée assez réussie pour l'épargner lors de son « auto-da-fé » de 1956, témoigne d'un désir de s'intégrer par l'écriture, en se coulant dans le moule anglais. Et ce à plusieurs niveaux : par le cadre spatio-temporel (un quartier résidentiel de Londres, à l'époque contemporaine), par la thématique sociale (on décèle en arrière-plan les débats qui ont accompagné la création d'un État-Providence et la politique sociale du gouvernement travailliste de 1945-1951 à travers l'évocation d'une réforme pénale, ainsi que ceux sur la pénalisation de l'objection de conscience, illustrés par un personnage de déserteur, pacifiste vraisemblablement anarchiste⁷⁷), enfin par le ton et le traitement : en dépit de son titre, qui évoque plutôt une ambiance orientalisante, *Le Palanquin* est une pièce anglaise à tous égards, une comédie dans la meilleure tradition de la *comedy of manners*, légère, enlevée, aux dialogues percutants et spirituels, avec des personnages caricaturés et d'autres pleins de charme, un dénouement heureux. Pourtant, on retrouve dans cette œuvre les thèmes et motifs constitutifs de l'univers de Veza (conflits sociaux, criminalité, situation de la femme et de l'artiste) qui traduisent des expériences personnelles pour le moins pesantes.

Résumons brièvement l'intrigue : un cambrioleur, Peck *alias* Peckham (du nom d'un quartier mal famé de Londres), s'introduit successivement dans les villas d'une rue londonienne cossue, où il tombe à chaque fois sur des gens qui déclarent ne pas avoir d'argent et lui conseillent d'aller chez leurs voisins, qu'il pourra faire chanter. En effet, tous les habitants de la rue ont un secret à cacher. Mais cela n'arrange pas le cambrioleur, qui cherche en réalité non de l'argent, mais à se faire arrêter pour retourner en prison. La prison est pour lui un « palan-

Tradition, und da sie sich über die ganze Erde ausgebreitet haben, erinnern sie mich manchmal an Juden. »

77. La question avait agité les milieux anarchistes et préoccupé notamment le critique d'art Herbert Read et le philosophe Bertrand Russell (condamné à purger six mois de prison en 1918 pour son engagement pacifiste), tous deux connus des Canetti. Entre 1939 et 1945, il n'y eut plus que de rares groupes engagés dans la défense de la paix. Un exemple : l'équipe de *War Commentary*, publication des éditions Freedom Press succédant à *Spain and the World*, qui avait été le principal soutien des anarchistes espagnols.

quin », ce moyen de locomotion utilisé par les riches dans les pays orientaux, l'Inde notamment, et qui consiste en une chaise ou une litière portée soit par des hommes soit par un chameau ou un éléphant. L'une des villas où s'introduit Peck porte le nom de « Paradis » ; elle appartient au collectionneur d'art John Frazer, un homme cultivé, ancien directeur de musée, qui s'y cache depuis dix ans parce qu'il a refusé d'aller au front, et que sa réclusion volontaire est en train de rendre fou, tandis que sa femme Clare s'éloigne de lui parce qu'elle s'est mise à le mépriser. On voit resurgir ici le thème du paradis sous une forme inédite : John Frazer est « enfermé au paradis », il s'y est enfermé lui-même pour échapper à la prison. Cette situation paradoxale n'est pas sans évoquer la situation de Veza, pour qui la terre d'asile est devenue une prison puisqu'elle ne lui offrait pas de protection suffisante contre le monde extérieur. Mais la prison n'est pas seulement extérieure : ce John qui tourne comme un lion en cage dans sa prison dorée est « son propre détenu »⁷⁸, ce qui rappelle une déclaration de Veza à propos de la névrose de son mari : « sa prison, c'est lui-même, et surtout sa peur, qui ne nous quitte jamais, depuis Hitler »⁷⁹. Le paradoxe ne s'arrête pas là : pour d'autres, comme Peck, c'est la prison réelle qui devient objet de désir, terre promise et paradis à la fois. Le personnage (sympathique) du cambrioleur, condamné à s'introduire chez les autres pour qu'on l'accepte... en prison, n'offre-t-il pas une autre représentation de l'exil : l'émigration perçue par les autochtones comme une intrusion, et par les exilés eux-mêmes comme une obligation humiliante ? La métaphore du palanquin constitue une bizarrerie supplémentaire, dans la mesure où elle implique que le rêve n'est même plus de trouver une *terre* d'accueil, mais un habitacle transportable évoquant le confort et l'aisance des riches dans une société de castes orientale (ou coloniale). Ce « palanquin » utopique qu'on peut assimiler à une roulotte de luxe introduit discrètement dans la pièce le motif du nomadisme, et à travers lui le thème juif (on se souvient des tortues). À côté de tous ces motifs plus ou moins extravagants, on trouve aussi la représentation « classique » de l'exil illustrée par Consuelo Gonsales y Soto, une réfugiée espagnole de cinquante ans, et sa fille de dix-huit ans qui rêve d'une carrière d'actrice. La première, un autoportrait transparent de Veza, incarne à la fois la nostalgie du pays perdu et une vision lucide de son pays d'accueil : à sa fille qui promet de lui acheter un jour une maison à Séville, elle répond : « Ne dis pas Séville, cela me brise le cœur »⁸⁰ ; et lorsqu'on lui rappelle que l'Angleterre est « un pays libre », elle réplique : « Très libre. À condition qu'on en dise tout le temps du bien »⁸¹. Sa fille incarne

78. « *Agatha* : Er ist sein eigener Sträfling », DF, I, 1, p. 206.

79. « Sein Gefängnis ist er selbst, besonders seine Angst, die wir beide nie loswerden, seit Hitler. » Lettre de Veza à Georges, 20 septembre 1947, BG, p. 287.

80. « Sag nicht Sevilla, mir bricht die [*sic*] Herz. » DF, II, 2, p. 264.

81. « Sehr frei. Wenn man die ganze Zeit lobt. » *Ibid.*

quant à elle l'espoir éperdu placé dans la nouvelle patrie, où elle est pourtant rejetée parce que non conforme aux normes locales (trop petite, trop exotique, de tempérament trop passionné). Mais tous ces motifs sont traités, nous l'avons dit, avec humour et légèreté, et la pièce, bien qu'elle n'ait jamais été représentée à ce jour, semble fonctionner totalement en tant que comédie.

Ainsi Veza, qui aimait passionnément l'Angleterre lorsqu'elle vivait à Vienne et a désespérément tenté de s'y intégrer dès son arrivée, a échoué malgré son talent et sa détermination. Contrairement à son mari, qui a finalement trouvé dans l'exil, défini comme l'expérience centrale de sa vie⁸², une forme d'existence conforme à sa vision de l'écrivain et capable de nourrir son œuvre, elle n'est jamais parvenue à surmonter l'amertume et le deuil de façon à donner un sens à son expérience. On ne peut que le déplorer aujourd'hui, car sa réhabilitation posthume ne compense pas la perte des textes qu'elle a détruits.

82. Cf. cette réflexion de 1970 à propos du troisième volume de l'autobiographie de Dostoïevski, qui relate le séjour de Herzen à Londres : « Mein Haupterlebnis, die Emigration, ist hier vorgezeichnet, die Emigration, die ein ganzes Leben dauert. » E. Canetti : *Nachträge aus Hampstead. Aus den Aufzeichnungen 1954-1971*, München : Hanser, 1994, p. 168.